

UN DOMESTIQUE DE M. LE MARQUIS DE LOUVOIS.

Le 4 août 1834, M. le marquis de Louvois arrivait en calèche dans les Pyrénées. Sur le siège de sa voiture était assis un jeune domestique, dont l'histoire antérieure ne tiendra pas beaucoup de place. Paul est le fils d'un marchand de bestiaux, très-pen favorisé de la fortune, et le frère de neuf autres enfans qui décèdent, chacun pour leur part, les fruits chanceux du petit commerce paternel. Paul s'était, par conséquent, trouvé trop heureux d'entrer au service de M. de Louvois, et cela se conçoit à merveille quand on connaît son maître.

La voiture suivait, depuis quelque tems, cette route inégale, qui domine, sur la droite, la riante vallée d'Argelès, et d'où l'œil s'égarait à plaisir, en remontant le cours des eaux, à travers des massifs d'arbres touffus, parmi lesquels se dressent quelquefois les ruines d'une vieille tour féodale, aussi fameuse par ses traditions que pittoresque par son aspect. Au loin, quelques espaces d'un blanc lisse et resplenissant se détachent, çà et là, sur le fond obscur et mobile de la plus magnifique végétation, une flèche pointue perce les cimes arrondies, et vous devinez un village, presque entièrement voilé dans la richesse de ses ombrages, comme d'un rideau de verdure.

Ainsi s'acheminait, sous le fouet retentissant du postillon, la calèche de M. le marquis de Louvois, quand elle dépassait, pour la dernière fois, un bon vieillard à cheval qui semblait s'efforcer de l'accompagner, et dont l'émulation, hors de propos, inquiétait sans doute la sensibilité de notre noble voyageur. Enfin, c'en était fait, ni l'honneur ni sa monture n'avait reparu dès lors jusqu'au relais de Pierrefitte; et M. de Louvois, délivré du souci de cette lutte inégale, s'empressa de demander les chevaux. Les chevaux manquent rarement au relais de Pierrefitte, mais la route y manque souvent, quand les eaux du gave des Canterets, grossies par un violent orage débordent avec fureur dans la plaine; et le 4 août 1834 était un de ces jours-là. Il fallait coucher à la poste de Pierrefitte; ce qui est une des extrémités les plus fâcheuses auxquelles puisse être réduit le *touriste* des Pyrénées, depuis les rives du Tet jusqu'à celle de Nivette. M. de Louvois se résigna et porta aussi loin que possible le courage de sa position. Malgré la mauvaise apparence des mets, il se résolut à souper.

A l'extrémité de la longue table où il s'était placé, on vint apporter un second couvert, et un vieillard ne tarda pas à s'y asseoir après un salut modeste: c'était le cavalier présomptueux qui avait entrepris, une heure auparavant, de mettre son coursier fatigué au train d'un attelage fringant, circonstance dont l'attention de M. de Louvois avait été frappée, comme on s'en souvient. Il jeta sur lui les yeux, et c'était un simple mouvement de curiosité; il les y reporta plusieurs fois, et c'était l'effet d'un mouvement d'intérêt et de sympathie. Cet homme avait une figure noble et douce; des cheveux blancs, mais fournis, ombrageaient sa tête respectable; son regard que M. de Louvois rencontrait souvent paraissait animé d'une expression peu commune, et les larmes involontaires qu'ils roulaient quelquefois trahissaient une peine intérieure qui demandait à se répandre. La conversation ne tarda pas de s'établir et d'en amener l'occasion. Je ne changrai rien à ce récit, pas même les mots propres, que je sais ajuster, comme un autre, aux convenances d'une fiction, quand j'ai besoin de les inventer.

J'ai promis, en commençant une histoire authentique où l'imagination du conteur ne serait pour rien, une histoire sans parure et sans déguisement, comme la nature et la société en donnent, de tems en tems, à ceux qui les cherchent; et c'est cette histoire que j'écris. Il y a peut-être quelque indiscretion à désigner si ouvertement des personnes dont je n'ai ni reçu, ni demandé l'aveu; mais à quoi bon l'envelopper de des mystères du roman dans une narration qui n'a rien d'offensant pour qui que ce soit, et qui, sous certains rapports, est honorable pour tout le monde? Quoi qu'il en puisse être, et dans le cas même où l'on me condamnerait sur la forme, on m'absoudra sur l'intention. Je n'en demande pas davantage, car ce n'est pas ici une œuvre d'écrivain, mais une causerie de la veillée, destinée à ne pas sortir d'un petit cercle de bonnes gens dans lequel j'ai renfermé mon auditoire, mes préférences littéraires et ma réputation.

—Vous avez dû vous étouffer, Monsieur, dit le vieillard, de me voir, tout à l'heure, si obstiné à vous suivre; et cette ambition, si déplacée à mon âge, peut vous avoir donné une mauvaise opinion de mon jugement.

—Non, en vérité, répondit M. de Louvois, j'ai seulement supposé que ma rencontre, prévenez ou non, ne vous était pas tout à fait indifférente, et que vous aviez quelque communication à me faire.

—Il le faut bien, si vous m'y autorisez, répliqua le vieux voya-

geur; mais, comment expliquer cela? Mon seul dessein était d'attirer l'attention d'un jeune domestique assis devant votre voiture, et qui ne paraît pas me reconnaître. Il n'est que trop probable, au reste, ajouta-t-il, en étouffant un sanglot en portant sa main sur ses yeux pour y contenir une larme, que nous nous sommes vus tous deux aujourd'hui pour la première fois. Oserais-je vous demander s'il est depuis longtems à votre service?

—Depuis deux ans, dit M. de Louvois, et je le connais depuis son enfance: je l'ai reçu de sa famille.

—De sa famille? répéta le vieillard.

A ce mot, il éleva ses yeux au ciel, et ses larmes s'échappèrent en abondance.

—Parlez! parlez! s'écria M. de Louvois; je ne comprends rien encore à ce mystère; mais j'ai besoin de vous entendre et un désir profond de vous consoler; j'y parviendrai peut-être.

—Un soupir qui exprimait le doute, une inclination de tête qui exprimait la reconnaissance, furent d'abord sa seule réponse.

—Vous le permettez donc? reprit-il enfin, et il ne me reste qu'à vous demander grâce pour ce qui pourra, dans mes paroles, révolter votre esprit et votre raison. Le trouble où m'ont jeté mes impressions d'aujourd'hui ne me laisse pas la force de décider moi-même entre ce qu'il faut croire et ce qu'il faut nier.

—Je m'appelle Despin, je suis maire de la petite ville de Caujac, où M. le comte de Marcellus a un château. J'étais, il y a quatre mois tout au plus, aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre. Nous vivions trois cent mille francs de fortune, ma femme et moi, c'est à dire, beaucoup plus qu'il n'en faut pour vivre dans une douce aisance, et pour faire un peu de bien autour de soi, quand on a des goûts simples et qu'on vit sans ambition. Toute la nôtre était de laisser, avec un nom honnête, l'agréable indépendance dont nous avions joui à un fils unique âgé de 22 ans, qui récompensait nos soins par les meilleures qualités et la plus tendre affection. La mort nous l'a enlevé; là finit notre bonheur. Nous avions vécu trop longtems!

Ici de nouvelles larmes interrompirent M. Despin. Après un moment de silence, il continua:

—Une pierre, surmontée d'une croix; voilà tout ce qui nous reste de lui! Par mon inconsolable douleur, Monsieur, vous pouvez juger de celle d'une mère. Souvent, pendant les courts momens de sommeil que le ciel accordait à mes yeux fatigués, ma vieille femme se dérobaît de mon lit pour aller pleurer au cimetière sur la tombe de son fils. Dernièrement, par une nuit froide et humide, je m'aperçus de son absence, et je me relevai pour la chercher, ou plutôt pour la trouver, car je savais bien où elle était.

Cependant, elle ne répondit point à ma voix, et j'arrivai jusqu'à la place où avait été creusée la fosse, avant de l'enterroir. Elle y était couchée, immobile et sans connaissance. Je crus un moment, hélas! qu'elle était morte aussi. Le mouvement de mon départ avait réveillés quelques domestiques qui me suivaient de loin. Les uns la rapporèrent à la maison, un autre me soutint pour y revenir, Je n'avais pas encore tout perdu; elle était rendue à la vie. On nous laissa.

La physionomie de ma femme était extrêmement animée. Ses yeux brillaient d'une manière étrange, que je n'y avais pas remarquée jusque-là.

—Notre fils n'est peut-être pas mort, dit-elle en me pressant la main; peut-être sa fosse est vide.

Ce langage me rempli d'une nouvelle inquiétude; car je craignis que le désespoir n'eût altéré sa raison.

—Ecoute, continua-t-elle du ton de voix assés d'une personne qui veut qu'on la croie, tu connais ma dévotion à la sainte Vierge, et combien j'ai toujours redouté de l'offenser. Eh bien! j'ai osé compter sur sa protection dans le malheur qui nous accable, et tout annonce que ses divines bontés ont répondu à mon espérance. Je l'ai déjà vu deux fois.

—Grand Dieu! m'écriai-je, que penses-tu donc avoir vu?

—Elle-même, reprit-elle avec calme, et c'est l'éclat dont elle est entourée qui m'avait privée de mes sens quand tu m'as retrouvée tout-à-heure au cimetière; mais ses paroles sont aussi présentes à mon oreille que si je les entendais à l'instant.

—Tu m'as priée, m'a-t-elle dit, je viens à ceux qui m'ont prié dans la sincérité de leur cœur. Envoie ton mari vers la montagne, il y verra l'enfant que vous avez perdu.

—Qu'auriez-vous fait à ma place, Monsieur?

J'hésitai cependant, car la fréquentation des gens éclairés et l'habitude de la lecture m'avaient guéri des préjugés du peuple. Est-ce là un grand bonheur? Il le faut bien, puisque les philosophes sont si impatients de le faire goûter à tout le monde. Mais l'apparition se-